



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 64 | 31.3.2019

**Le livre des métamorphoses
et des multitudes**

**Antiquité du dérèglement
climatique**

La collapsologie illustrée

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le livre des métamorphoses et des multitudes

(CARNET DE ROUTE À TRAVERS L'EURASIE) PARTI SAMEDI D'ULAN-UDE, CAPITALE DE LA BOURIATIE, JE SUIS DESCENDU AU SUD-EST VERS PÉKIN À TRAVERS LA MONGOLIE, ET DE LÀ SUD-OUEST SUR SHANGHAÏ. DES ANTIQUES VOITURES-LITS AUX TGV CHINOIS, DU DÉSERT GLACÉ AUX MÉGAPOLES BRUMEUSES DU MONDE DE DEMAIN, LES CONTRASTES SONT SAISSANTS. QUE NOUS DISENT-ILS SUR NOTRE DEVENIR?

23 MARS. ULAN-UDE-MONGOLIE

Dernière journée en Russie. Baïr Vladislavitch, le patron du Centre de médecine orientale, est venu me ramener en ville pour m'éviter de prendre le taxi. Alors que c'est le plus illustre chirurgien de Bouriatie et que c'est son 50e anniversaire aujourd'hui. Les Mongols sont le peuple le plus chaleureux que j'aie rencontré.

Au marché avec Baïr et Claudia. Il me faut des légumes et des fruits frais, je ne peux manger que ça. Donc: concombres, céleri branche, radis, pommes... et ces merveilleux citrons doux d'Ouzbekistan. Sans oublier quelques noix et fruits secs.

Embarqué dans mon train, qui est chinois. Les wagons ont au moins quarante ans. J'ai un compartiment

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

en velours cramoisi pour moi tout seul.

Nous sommes cinq dans tout le wagon. Ian et sa femme, Anglais, deux Canadiens et moi. En deuxième classe, Pierre qui est Belge, 70 ans environ. Et deux dames anglo-hollandaises quelque part.

On sait à peu près ce qu'on va rencontrer dans un train intercontinental à petite vitesse: des retraités, des originaux, des rêveurs, des amoureux de lecture.

Il y a un samovar à charbon à l'entrée de la voiture.

C'est ce que j'appelle voyager. Le reste n'est que déplacement.

Dans la steppe, des vaches parmi les buissons secs à perte de vue. Comment les rentre-t-on? Et où?

Les arrêts de campagne font des taches bleues et blanches dans la steppe grise et rousse. Vertigineux de penser que ce sont sans doute les mêmes casemates dans tout l'Empire, de Pologne en Mandchourie.

Çà et là, une ferme entourée d'une palissade de bois, toute simple. Cela évoque la colonisation du Far West, les grands espaces à conquérir juste derrière le jardin. On doit se dire la même chose du côté de la Chine...

Des feux dans la steppe. Une chapelle orthodoxe au bulbe turquoise, entourée d'un cimetière également turquoise.

Poteaux électriques en bois tortueux. Enfants blonds, enfants à casque de jais. Domination du bleu

turquoise, tonalité de base de l'univers.

Les eaux sont solidement gelées. On roule dessus. Mais de neige, nulle part.

On a quand même électrifié et relié par des routes toutes ces infinités. Penser à ces ingénieurs, ces ouvriers accomplissant des mois durant, dans le froid et l'absolue solitude, un boulot qui chez nous est si banal. Pas étonnant si certains deviennent chamanes ou moines. La nature en Russie est encore un adversaire féroce. On comprend mieux le côté baroudeur de tout Russe lié aux métiers pratiques.

Dans la steppe, au milieu de nulle part, la carcasse d'un moniteur cathodique.

J'ai jeté, pour me délester, un petit manuscrit relié, mal écrit, bourré de fautes de français. Puis j'en ai eu du remords. Tant d'efforts là-dérrière, tant d'heures, tant d'espoir d'être entendu — et donc de désespoir de ne pas l'être. Voilà en quoi le métier d'éditeur me débecte et me paraît absurde.

Le temps passe si vite en train — sauf aux frontières.

20h30. Au poste frontière russe, pendant 1h30. On ne rigole pas. Inspection détaillée, chien sniffeur... Mais toujours, chez les jeunes douaniers russes, ce mur de glace trop composé, trop mince:

- D'où venez-vous? >:-(
- Du Baïkal.

— Aaah, le Baïkal! Vous y êtes allé pêcher? :-D

(J'avais beau jeu. On voue au Baïkal, en Russie, un respect et un amour immenses, comme si c'était un bon *starets* de conte de fées égaré dans le monde rationnel.)

22h30. Une demi-heure après le poste russe, le poste mongol. Que des femmes. Une policière jolie et très sérieuse. Puis une dodue douanière toute gentille. *Welcome to Mongolia*: c'est tout ce qu'elle sait d'anglais. Elle est même espiègle. Émerveillée par ma plume Lamy. La dernière (inspection sécurité), tout aussi jeune, jolie, semble très délicate dans son treillis militaire.

oh15. Le train repart après un va-et-vient un peu absurde. Pourquoi si long?

Les draps usés, les odeurs, les appareils, les bruits, la rugosité visible des mécaniques: tout respire une époque révolue, et comme plus *substantielle* que la nôtre.

24 MARS. A TRAVERS LA MONGOLIE

Sommeil très léger entrecoupé par le fracas du train ou les interminables convois de marchandises qu'on croise. Nous ne sommes plus habitués à dormir dans ce petit tremblement de terre permanent. Qui passait jadis pour excitant (cher Apollinaire...)

La trépidation des trains de jadis est brutale. Ces coups de marteaux (tadam-tadam) ont quelque chose de viril et de volontaire. Comme si 77 forgerons nous forgeaient les voies à mesure que nous avançons.

Les freinages sont brusques, parfois inquiétants. L'air extérieur entre de partout, par les cuvettes des toilettes, la jonction des wagons. Cela sent la graisse, le charbon, le mazout et le tabac. Et, dans cette rame chinoise, la popote des *trainwallas*.

Les trains modernes glissent, ils sont hermétiquement fermés. Leur palette d'odeurs est filtrée. L'espace, optimisé. Alors que ma voiture-lits de 50 tonnes n'accueille que 16 passagers: 3 tonnes rien que pour moi!

Je vis les derniers soubresauts de la civilisation mécanique. Ce n'est même pas la mère, mais la grand-mère de la civilisation intégrée. La mère: la civilisation électronique. Le passage de générations entre la mère et la fille? L'impossibilité de faire tourner quoi que ce soit sans l'assistance d'une intelligence artificielle.

Définitivement réveillé au petit matin par un arrêt prolongé. Un soleil orange baigne Oulan-Bator. La gare est petite (environ celle de Montreux), mais neuve, propre, pimpante, bien pourvue. Bureau de change, distributeurs de billets, librairie, fast food.

Dans la steppe: des barres HLM au milieu de nulle part. Militaires?

Vue de la gare, Oulan-Bator dans sa cuvette est une ville d'Asie comme toutes les autres. Des buildings commerciaux poussent au petit bonheur parmi des édifices fatigués de l'ère soviétique. Ce pays, par bien des aspects, est un musée du soviétisme (une loco *vintage* arbore

fièrement le portrait de Staline en haut-relief).

A 500 m du centre, on voit déjà pointer des yourtes dans les arrière-cours. Plus on s'éloigne vers la banlieue, et plus la yourte prédomine. Ainsi sur le reste du territoire?

A l'extérieur de la gare, une sonotonitruante diffuse de la variété russe (il n'y a plus un recoin d'Asie urbanisée sans musique). Dans la librairie, beaucoup de livres traduits du russe. Trifonov, etc.

Curieux de voir une langue écrite en cyrillique et pourtant totalement incompréhensible... Sauf quelques inscriptions en latin, bannières de la société de consommation: HYPERMARKET, IBIZA KARAOKÉ!

Puis c'est la steppe sans un arbre, sans buissons. On se demande même où ils ont pris le bois des poteaux télégraphiques.

Dans la steppe, à cinquante mètres de la voie, un haut-parleur d'alerte. A qui s'adresse-t-il?

Tous les cinq ou dix km, le long de la voie, un cheminot à gilet orange salue le train avec une estafette. Comment sont-ils arrivés là, dans ce désert? L'un avait une moto près de lui. Mais les autres?

Dans la steppe, sur une route invisible, passe une Prius.

Où est Ourga? Ces espaces immenses fascinent. On croirait à tout moment y voir paraître le Roi du Monde sur un poney. Ou la dernière

escouade de résistants à la Révolution mondiale.

Empty spaces. Le vide habité fait résonner les architectures sonores de Pink Floyd dans mes oreilles. L'ondoiement des collines à perte de vue fait monter des images mentales du fond de la mémoire, comme la mer psychoactive de la planète Solaris.

La grille qui longe les voies accroche les sacs en plastique qui roulent on ne sait d'où, poussés par le vent. Dans chaque combe, quelques détritrus. Y a-t-il un seul lieu préservé?

Bétail loin à l'horizon:

• — — •• — — ••• — ••••• — •

Comme un message télégraphique.

Première trace d'avion dans le ciel depuis deux semaines (11h).

14.30 Saynshand, 33 minutes d'arrêt. Gare solennelle au milieu de nulle part. Le lieu lui-même ne semble pas avoir plus de 10'000 habitants. Pierre, le Belge, est allé dans la loco mendier une place auprès du mécanicien pendant qu'on réparait une des roues avec des fils de fer. Il a failli réussir. Ils auraient bien voulu mais... il y a une caméra!

Dans la steppe, il y a partout de la couverture réseau. Du moins le long des voies.

18.45 Frontière chinoise, côté mongol. Le *trainwalla* chinois m'explique (en me tendant une traduction sur son smartphone) que nous allons tous devoir descendre avec armes

et bagages pour le changement des bogies et le contrôle des passeports du côté chinois. On me tend un formulaire à remplir, précisant qu'il est interdit d'importer tout matériel audio, vidéo, imprimé ou autre «*contraire aux intérêts nationaux de la Chine*». Quels sont-ils? Mystère.

21 heures. Entrée en Chine. Tout le monde descend! Le contrôle est identique à celui des aéroports. L'appareil lecteur d'empreintes digitales essaie de donner ses instructions dans la langue du passeport avec une voix de synthèse: surtout ne pas pouffer de rire devant ces agents gravissimes.

Je trouve deux wifi gratuits. Les instructions de connexion, même en anglais, sont incompréhensibles. N'empêche. Ils fonctionnent... un peu. Pas de Google et Twitter, bien entendu, mais ce n'est pas tout. Le mail est très lent, si lent qu'on le croit bloqué. De même que la plupart des sites. Mais Baidu et Weibo s'affichent instantanément. Viber fonctionne sans problème, Whatsapp non. A l'occasion, il s'y met. Ce filtrage est très déroutant. Bienvenu au pays de la canalisation humaine de masse...

25 MARS. PÉKIN

Les campagnes chinoises en ce début de printemps ont quelque chose d'intemporel. Sur une infinité de petits lopins, des silhouettes solitaires et voûtées qui bêchent les sillons... Comme au temps des *Très riches heures du duc de Berry*. Mais peu à peu les nouvelles infrastructures s'imposent. Serres, ponts, routes, usines, terre-pleins dont on

ne voit même pas très bien la fonction.

Est-ce parce qu'on a trop lu à ce sujet? Mais le sentiment s'impose qu'il y a une *volonté* de fer derrière cette poussée, et non le développement spontané d'une société longtemps immobile entrant (fût-ce très vite) dans la modernité.

Dans son document *Made in China 2025*, le gouvernement a énuméré dix-secteurs clefs où l'Empire entend devenir leader mondial. Dont les technologies de l'information. La feuille de route adoptée, on l'applique en premier lieu sur le plan intérieur. D'où, entre autres, cette imposition forcenée des technologies de l'information dans des secteurs où l'on aurait bien pu s'en passer. Surtout avec les réserves main-d'œuvre à disposition...

On entre dans Pékin à travers une alternance de chantiers, de décharges et de bidonvilles. Banlieues à barres HLM identiques à celles de toutes les mégapoles. Mes compagnons de voyage, qui pour la plupart sont montés dans ce train à Moscou, ont soigneusement rempli leur campement. On se sépare sur le quai de la gare Centrale de Pékin, bien moins imposante qu'on ne se l'imaginait. Ambiance d'une grosse gare de province. Les contrôles et les appareils à rayons X sont partout.

A l'extérieur m'attend Alain, un de nos lecteurs, qui vit à Pékin depuis deux ans. Je commence par acheter une carte SIM chinoise. On ne vit pas

sans le Net ici, même s'il est sévèrement... bridé.

Puis nous partons à vélo vers mon hôtel. Sur le plan, cela semblait à côté, mais «à côté», à Pékin, désigne tout ce qui se trouve dans un rayon de 5 kilomètres.

Après Calcutta, Madras ou Delhi, je m'attendais encore à un chaos de klaxons et de gesticulations dans des nuages de gaz d'échappement. Or c'est le contraire exact: une circulation paisible, coulante et... incroyablement silencieuse.

Le gouvernement ayant décidé de promouvoir les moteurs électriques, les mobbylottes à essence ont pratiquement disparu! Les deux-roues glissent comme des bancs de poissons. Sans tenir compte des feux rouges ni des sens uniques d'ailleurs.

Malgré la pagaille, on ne se sent pratiquement jamais en danger.

A peine ai-je jeté mon sac qu'Alain m'emmène faire le «tour du quartier», toujours à vélo. Lui-même est fan du Brompton, la Rolls des pliables. Moi, je n'ai qu'une bécanne de location sans vitesses. Les avenues de Pékin sont larges et longues comme des fleuves. Mais soudain l'on bifurque dans un quartier bas, labyrinthique, à la limite du bidonville. Le mètre carré s'y loue pourtant à prix d'or. Alain vit

dans un *hutong*, cet habitat populaire traditionnel que l'administration a fini par épargner dans certains quartiers clefs. Venelles étroites encombrées de bicyclettes, d'armoires, de bassines, de fils électriques, sentant la bonne cuisine au canard. Surprenant sentiment de familiarité, de «chez soi» au centre d'une des capitales de la civilisation technologique. Dans un cube comme celui d'Alain, d'une cinquantaine de mètres carrés, logent des familles entières.



Malgré ce décor de néoréalisme italien, on se trouve dans le «Marais» de Pékin. Assoiffé, j'entre dans un endroit un peu cozy pour commander un thé. Ce sera 120 RMN (environ 15 €), plus 100 par heure d'occupation des lieux. Un thé vert au prix

d'un menu! Fuyons!

Non loin de là, pourtant, nous trouvons le soir même un petit bar à soupes où le dîner nous coûtera le prix de deux cafés chez nous...

Laurent — autre lecteur d'Anti-*presse* — nous y rejoint. Voici dix ans qu'il est dans le business à Pékin et il parle parfaitement chinois. Pour lui, aucun doute: le Dragon s'est réveillé. Et il a la mémoire longue. «Les Chinois n'oublient pas que nous les avons obligés à se droguer.

Ni que *nous* avons brûlé leur Palais d'Été.» Nous, les Européens qui nous crûmes jadis en devoir de civiliser une civilisation deux fois plus ancienne que la nôtre.

C'est pourquoi la Russie demeure *malgré tout* le seul partenaire respecté du côté de l'ouest. Les liens se resserrent (mais peut-être pas à l'avantage de tout le monde). On s'apprête à ouvrir cette année un pont géant sur l'Amour qui va démultiplier encore les échanges entre les deux pays. Jusqu'ici, la complémentarité Russie-Chine — la «double hélice» de l'ADN — a très bien marché. Mais on ne voit pas comment l'équilibre pourrait se maintenir.

Effets du travail intense. Beaucoup de parents abandonnent leurs enfants. Beaucoup d'enfants abandonnent leurs parents. On crée donc des hospices-orphelinats, où les grands-parents abandonnés s'occupent des enfants abandonnés. Logique sans façon, à la chinoise.

Travaille-t-on tant que ça, en fait? Selon Laurent, les cadres, oui. En dessous, le coulage reste colossal. Notamment en raison des jeux électroniques dont la population est malade. Les employés tripotent leurs smartphones jusque sous le nez des patrons.

Malgré le dressage généralisé, la population ne s'en laisse pas conter. Les flics n'osent pas abuser. Le Chinois de la rue peut renâcler comme un âne, usant d'une

âme redoutable: son pouvoir de nuisance. «Les lois sont écrites par des hommes», dit-on, et: «une loi, c'est mort, et nous, nous sommes vivants».

Les régimes autoritaires ont souvent cette sagesse de laisser ouverte la soupape des *libertés* quand ils ont bâillonné la *Liberté*. Ils connaissent mieux la nature humaine que les démocraties. Ils savent qu'on tient aux petites licences bien davantage qu'aux grands principes.

26 MARS. PÉKIN - CITÉ INTERDITE

S'il est un lieu qui respire le Pouvoir, c'est celui-là. Mais le Pouvoir qui y souffle n'est pas de même nature que celui de Versailles ou du Kremlin. S'il fallait le rapprocher de quelque chose, c'est peut-être de la géométrie sacrée égyptienne. Ou du Mah-Jong.

Ce n'est pas la taille démesurée des palais qui frappe. C'est la chorégraphie de l'ensemble. Chaque chose à sa place. Et à chaque chose son nom, lié à la fois à la géographie (la terre) et aux vertus (le ciel). On imagine que les seigneurs qui ont créé cette Atlantide ne devaient même pas toucher terre en marchant.

Mark, qui me sert de guide, est un jeune médecin (traditionnel) chinois. Élevé en Occident, il est profondément immergé dans les énergies que l'on devine ici. Comme toutes les traditions, la chinoise sait que «ce qui est en bas est comme ce qui est en haut» et qu'entre l'architecture sacrée, si immense fût-elle, et l'orga-



nisme humain, il existe de profondes analogies.

«Piquer des aiguilles dans les gens avec un point de vue occidental sur la physiologie, c'est tomber faux à coup sûr, me dit-il. Même si on a appris les points!» Ce sont les souffles, les vents qu'il faut sentir.

J'ai la même impression ici. Nous sommes étrangers à ce monde. Mais les seigneurs actuels de la Chine — élèves du *matérialisme dialectique*, ne l'oublions pas — les sentent-ils, ces flux subtils? Ou se servent-ils simplement, en opportunistes, d'un appareil historique qui impose le respect?

En Chine, le contrôle est omniprésent, mais la répression peu sensible. Il y a une logique là-dedans. Et puis, loin est le Xinjiang, loin le Tibet...

«Parlez-vous politique entre vous, Mark?

— Non, à quoi bon?»

A quoi bon, parce que ce serait aussitôt puni, ou parce que c'est *de toute façon* illusoire? Ailleurs, on commencerait à gamberger. Ici, en Orient, on hausse les épaules. C'est comme ça. Et puis l'on pense aux plages de travail et de repos, au «temps de cerveau disponible» que l'activisme politique consomme — souvent en vain — chez nos concitoyens. Ici, on la ferme. Et l'on va faire la gym dans un parc, tous en cadence. J'en connais plus d'un(e), par chez nous, qui ne demanderaient que ça, sans oser le dire. Ils l'auront peut-être bientôt...

Sortis de cette vaste enclave métaphysique, le quotidien pékinois reprend ses droits. Dans un seul immeuble, côte à côte, toutes les marques automobiles de luxe s'affichent. Rolls, Lambo, Bentley, Aston Martin. Cette ostentation, ici, n'irrite personne. Les riches sont des modèles à imiter, comme aux États-Unis, non des privilégiés à tondre ou à abattre. Et l'ascenseur social, ici, n'est pas encore enrayé. Cette dynamique de la réussite digne de la ruée vers l'or a quelque chose de touchant et d'effrayant à la fois.

Dans les parcs, des vieillards secs, cheveux d'argent, torse nu, font leur footing et leur gymnastique, seuls ou parfois avec un homme plus jeune. Ils me font penser à Caton, à

Sénèque, à des sénateurs stoïciens du temps où Rome était Rome.

Je me demandais comment se passait une consultation en médecine chinoise. Mark a travaillé d'abord en clinique et maintenant, il est à son compte. Il fait ses visites.

«Cela fait partie du diagnostic, et parfois du traitement. Avec notre environnement, nous formons un tout. Faire venir un patient dans un cabinet ou une clinique, c'est se priver d'une masse d'informations. Évidemment, en médecine allopathique moderne, on ne peut plus se le permettre.»

Ah! Le temps des médecins de campagne... Qui connaissaient tous les secrets des familles. Leur simple venue ravivait les grabataires.

Notre médecine prémoderne ne

devait pas être très différente de celle des Chinois. Était-elle efficace? De toute évidence, elle tissait des rapports humains que les «systèmes de santé» s'emploient à déconstruire.

«La science, ce sont les fonctions. L'art, c'est comment les choses marchent.» Derrière cette formule sibylline, lâchée au fil de la conversation, Mark a résumé non seulement une dissension médicale, mais tout ce profond divorce qui est au cœur du malaise de la Modernité.

Non! Je sors de jeûne. Je ne vais donc pas goûter ces vers et ces scorpions grillés qui embaument la rue des Délices. Il y a assez de clientèle pour eux... mais la curiosité me travaille.

(A suivre)

Pain de méninges

LE CARRÉ DES DÉPOSSESSEURS

«Résultat: nous avons Facebook déployant des algorithmes pour programmer les émotions et les actions des gens. Nous avons Uber recourant à l'apprentissage machine pour remplacer les emplois des gens. Nous avons Google développant l'intelligence artificielle pour remplacer la conscience humaine. Et nous avons Amazon qui extrait la chair et le sang du marché humain pour assurer du rendement à l'économie abstraite des actions et des produits dérivés.»

— Douglas Rushkoff, «The Anti-Human Religion of Silicon Valley», *Medium* (trad. SD).

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Rome, l'unique objet de mon réchauffement (climatique)

PUISQUE NOUS PARAPHRASONS DÈS LE TITRE DE CETTE CHRONIQUE, N'EN RESTONS PAS LÀ: APRÈS PIERRE CORNEILLE, RETOUR À L'IRREMPLAÇABLE (ET IRRÉFUTABLE!) ALEXANDRE VIALATTE POUR INTRODUIRE LE SUJET D'AUJOURD'HUI: LE DÉRÈGLEMENT CLIMATIQUE REMONTE À LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ! EN TOUT CAS À L'EMPIRE ROMAIN, DONT LES CAUSES DE L'EFFONDREMENT NE SE LIMITENT PAS À CELLES CONNUES JUSQU'À RÉCEMMENT. C'EST CE QUE NOUS DÉCOUVRONS GRÂCE AU LIVRE DE KYLE HARPER, *COMMENT L'EMPIRE ROMAIN S'EST EFFONDRE. LE CLIMAT, LES MALADIES ET LA CHUTE DE ROME*(1).

Lorsqu'à la fin du XVIII^e siècle l'historien et homme politique britannique Edward Gibbon publia sa monumentale *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*(2), il ne disposait pas des outils scientifiques contemporains qui permettent de reconstituer à quelques années près, et avec une précision redoutable, le rôle que jouèrent deux facteurs qui furent pourtant déterminants dans la chute de Rome: un facteur tout d'abord climatique, dont on peut de nos jours retracer l'histoire, notamment à travers le carottage des glaciers, ensuite épidémiologique, grâce à l'étude des ossements et autres trésors archéologiques désormais décryptables par les scientifiques. Ces deux facteurs étant étroitement liés, puisque les variations climatiques peuvent soit favoriser, soit freiner le développement d'une épidémie, selon sa nature.

Kyle Harper est un jeune historien américain: né en 1979, il est professeur d'histoire à l'université

d'Oklahoma, et nous offre ici une parfaite synthèse des découvertes scientifiques qui permettent une autre – et meilleure – compréhension des causes et conditions dans lesquelles l'Empire romain s'est effondré, en deux temps: tout d'abord au VI^e siècle dans sa partie occidentale, avec Rome pour capitale, et plus tardivement dans sa partie orientale, avec comme point final la prise par les Turcs ottomans au XV^e siècle du dernier «bastion» byzantin, l'empire de Trébizonde, bien après le sac de Constantinople par les Croisés en 1204 qui marqua la fin de l'Empire romain d'Orient. Ce sont donc les Occidentaux, et non pas les musulmans, qui provoquèrent le début de la fin de l'Empire romain d'Orient.

La période des «jours heureux» de Rome, que décrit Gibbon comme allant de 99 à 180, se situe dans une période climatique qualifiée d'«optimum climatique romaine» (OCR) s'étalant de 200 av. J.-C. à 150 apr. J.-C. Ces plus de trois siècles de période faste et stable sur le plan climatique

permirent à l'Empire de s'étendre, de connaître une forte démographie, et de développer une économie florissante avec des routes maritimes et terrestres particulièrement bien développées. À son apogée, la ville de Rome compta jusqu'à un million d'habitants! Il fallut attendre le début du XIXe siècle pour qu'une autre ville (Londres) atteigne à nouveau ce chiffre astronomique pour l'époque.

L'OCR fut suivi par une «période de transition de l'Empire romain tardif», de 150 à 450, durant laquelle

les dérèglements climatiques favorisèrent l'apparition d'épidémies successives: en 165 apparut la peste antonine, suivie de la peste de Cyprien

(249-262), qui décimèrent les populations. Tout laisse à penser qu'en guise de «peste», il s'agissait de la variole qui, se transmettant directement d'humain à humain, put se propager à une vitesse fulgurante dans tout l'Empire en raison de l'efficacité du réseau de communication.

Et enfin, «coup fatal» pour l'Empire d'Occident avec la période climatique suivante, appelée «petit âge glaciaire de l'antiquité tardive», qui dura de 450 à 700. À des éruptions volcaniques importantes qui provoquèrent des nuages obscurcissant le

ciel durant de longs mois s'ajoutèrent des périodes de pluies torrentielles ainsi qu'un cycle de moindre émission de chaleur par le soleil: le terrain était favorable pour la peste, la vraie cette fois, et bubonique la bougresse. La première épidémie, la peste de Justinien, frappa de 541 à 542, puis connut des périodes de recrudescences durant les deux siècles qui suivirent. Ces périodes d'épidémie favorisèrent le développement rapide du christianisme. Impuissants, les dieux anciens cédèrent la

place à une religion de l'Apocalypse et de fin du monde: l'heure du jugement dernier était proche, le châtimement divin visible dans les milliers de



morts quotidiennes l'attestait.

La notion de «décadence», longtemps colportée, notamment par les «péplums», comme une des causes de la chute de Rome est anachronique: les orgies fastueuses et les empereurs excentriques datent de ses premiers siècles. Dans les derniers siècles, la morale y était plus rigoureuse et l'État parfaitement organisé pour gérer un Empire dont la taille, à son apogée, est unique dans l'histoire. Quant aux guerres aux marches de l'Empire, face aux Huns, aux Perses, et à bien

d'autres, elles furent rendues plus difficiles par la décimation dont l'armée romaine fut victime en raison des épidémies qui ne l'épargnèrent pas (et qui firent même reculer Attila...) : avec un taux de mortalité atteignant, voire dépassant les 50 % pour certaines épidémies, maintenir une armée de 500'000 hommes s'avérait compliqué. Même si la forte natalité pouvait en théorie compenser, la mortalité infantile était excessivement élevée, et l'espérance de vie atteignait rarement trente ans. Et comment récolter l'impôt suffisant pour payer la solde, équiper et nourrir une telle armée, quand la population des contribuables a été divisée par deux ? Ce sont donc davantage les germes que les Germains qui ont eu raison de l'Empire. Et Rome, qui avait compté jusqu'à un million d'habitants, n'en eut plus qu'une vingtaine de milliers au moment le plus profond de son déclin.

De mon côté, j'étais désormais le poste dès que j'entends parler de «réchauffement climatique». Vous je ne sais pas, mais chez moi ce sont les oreilles que ces questions obsessionnelles commencent à échauffer dangereusement ! D'un côté, nier l'existence du réchauffement climatique est idiot : il y a bel et bien des phases naturelles de réchauffement et de refroidissement de notre planète depuis qu'elle existe, qui se produiraient même si elle n'était pas peuplée d'humains. De l'autre, il est aussi idiot d'en faire porter

l'entière responsabilité aux activités humaines. Certes elles jouent un rôle, et il faudrait être inconscient – pour rester poli ! – pour imaginer que huit milliards d'êtres humains qui consomment et polluent à tout-va n'ont aucun impact. Ce que montre bien Kyle Harper dans son livre, c'est que les deux sont intimement liés. Même à l'époque des Romains, à une époque où la planète comptait moins de cent millions d'humains – dont près d'un tiers dans le périmètre de l'Empire ! –, c'est *parce que* Rome était technologiquement avancé que les effets naturels des dérèglements climatiques furent amplifiés et ses conséquences multipliées. Sans être un «scientifique», je plaide plus modestement pour une prise en compte des deux facteurs, variation climatique naturelle d'un côté et activités humaines de l'autre, en lieu et place de leur opposition dans un stérile «c'est pas moi c'est l'autre ! »

~~~~~  
NOTES

1. Kyle Harper, *Comment l'Empire romain s'est effondré. Le climat, les maladies et la chute de Rome* (2017, La Découverte, 2019).
2. Edward Gibbon (1737-1794) : la publication de cette œuvre monumentale s'étala sur douze ans (le volume I parut en 1776, les volumes II et III en 1871 et les volumes IV, V, et VI en 1788). Disponible en français en deux volumes dans la collection «Bouquins» (2010 et 2015, Éditions Robert Laffont) : le  tome I  couvre la période de 96 à 582, le  tome II  celle de 455 à 1500.



## Sur l'effondrement qui vient (2)

**É**VOQUER, COMME NOUS L'AVONS FAIT IL Y A QUINZE JOURS, L'EFFONDREMENT QUI VIENT DÉBOUCHE INÉVITABLEMENT SUR CETTE QUESTION: COMMENT SURVIVRE À L'EFFONDREMENT, SI EFFECTIVEMENT IL DEVAIT SURVENIR? ET AU-DELÀ S'Y ADAPTER? A QUOI RESSEMBLERAIENT LES SOCIÉTÉS POST-EFFONDREMENT (SI TANT EST QU'ON PUISSE ENCORE PARLER DE SOCIÉTÉ: CAR PEUT-ÊTRE N'Y AURA-T-IL MÊME PLUS ALORS DE SOCIÉTÉ, C'EST AUSSI UNE POSSIBILITÉ. EN QUEL CAS, IL FAUDRAIT DIRE QUE L'EFFONDREMENT QUI VIENT SERAIT SYNONYME DE CHAOS. ET DONC LA QUESTION SERAIT: À QUOI RESSEMBLERAIT LE CHAOS, COMMENT SE LE REPRÉSENTER)?

Toutes ces questions et d'autres encore s'inscrivent en arrière-plan de ce qu'on appelle aujourd'hui la «collapsologie» (ou science de l'effondrement: science est peut-être un grand mot), et plus largement encore du courant de pensée survivaliste, qui en est le terreau nourricier.

Dans un roman d'anticipation paru en 1996, *Into the Forest*, une auteure américaine, Jean Hegland, essaie de se représenter ce que pourrait être demain l'effondrement. L'ouvrage a été traduit en français sous le titre: *Dans la forêt*(1). Cette traduction est critiquable, en ce que le titre américain dit autre chose: non pas exactement que nous sommes *dans* la forêt, mais que nous y *pénétrons*, nous y *enfonçons*. Nous nous y enfonçons donc, et à un moment

donné, effectivement, la forêt nous absorbe, nous sommes dans la forêt. Mais à un moment donné seulement. L'absorption se fait progressivement. Le titre français dit un certain *état de choses*, alors que le *Into* américain suggère plutôt un certain *mouvement*: mouvement à la fois *vers* et, il est vrai aussi, *dans* la forêt. Ce que confirme le contenu même du livre.

Le roman se présente comme une description réaliste de ce qui pourrait se produire en cas d'effondrement, mais par ailleurs aussi, ce qui est normal pour un roman, charrie tout un imaginaire nous renseignant, en fait, moins sur l'effondrement lui-même, que sur ce qui le précède, nos propres sociétés, autrement dit: celles, justement, promises à l'effon-

drement, et qui donc, par hypothèse, disparaîtraient si l'effondrement se produisait.

Il en est ainsi du rôle attribué aux femmes dans cette fiction. Les deux personnages centraux du roman sont en effet deux femmes, deux adolescentes, qui sont en même temps deux sœurs. Ce sont elles, dans le roman, qui prennent les choses en main. Les hommes disparaissent peu ou prou de l'horizon. Le père meurt au début de l'histoire, victime d'un accident. Il y a ensuite un épisode de viol, mais on ne sait rien du violeur, c'est un anonyme qui disparaît sans laisser de traces. Il en va de même du soupirant d'une des deux femmes, une simple silhouette sans grand relief. Lui aussi disparaît très vite, on n'en entendra plus parler. Il est bien évident qu'on ne décrit pas ici *l'après-effondrement*, mais plutôt *l'état de choses actuel*, état de choses, comme on sait, caractérisé par le fait que les femmes, effectivement, ont tendance à prendre les choses en main.

Mais en ira-t-il nécessairement de même demain, autrement dit *après* l'effondrement? La probabilité est plutôt celle d'un retournement de situation. Aujourd'hui, les femmes se passent très bien des hommes dans la vie et le font savoir. Il n'est pas absurde de se demander si les femmes n'auront pas à nouveau un jour un petit peu besoin des hommes, elles-mêmes et/ou leurs enfants. Aujourd'hui, par exemple, la force physique des hommes ne joue plus le moindre rôle dans nos sociétés,

mais l'effondrement qui vient pourrait très bien avoir pour effet de la revaloriser. Plus fondamentalement encore, il pourrait contribuer à nous faire réinventer le partage traditionnel des tâches entre hommes et femmes, partage aujourd'hui volontiers considéré comme archaïque et donc honni). Mais c'est l'actuelle indivision sexuelle du travail qui passera alors peut-être pour archaïque.

C'est une des limites du roman. L'autre limite est celle liée à la place de la culture dans le roman, plus exactement à l'image qui nous en est suggérée. A la fin du roman, les deux héroïnes décident de quitter la demeure familiale (dont le toit, il est vrai, laisse désormais passer l'eau de pluie, mais qui surtout ne leur garantit plus une sécurité suffisante: elle a été repérée par un rôdeur) pour aller vivre dans un abri de fortune qu'elles se sont aménagé en forêt. La maison familiale est pleine de livres, ceux en particulier du père décédé. Or, avant de la quitter, les deux sœurs y répandent quelques litres d'essence, ceux-là mêmes qu'elles avaient gardés jusque-là en réserve (à toutes fins utiles), et la font exploser. Toute la bibliothèque part en fumée.

La portée symbolique de ce geste est assez évidente. Mais là encore on est amené à se poser des questions. Le geste des deux sœurs dit peut-être ce qui se passera demain, mais surtout résume bien la situation *actuelle*, ce qui, en fait, se passe *aujourd'hui même* déjà, dans *nos* propres sociétés à nous. On se passe très bien aujourd'hui déjà de livres. Ce n'est

pas en vain que beaucoup déplorent aujourd'hui la non-transmission de l'héritage culturel(2). En ce sens, l'effondrement qui vient se précède lui-même dans l'effondrement actuel de l'école (et de l'Université). Là encore, *Into the Forest* est une projection dans l'avenir du monde présent.

### RÉGRESSION OU SAUVEGARDE?

On pourrait aller plus loin encore et se demander si l'effondrement qui vient, dans l'hypothèse où il devrait *réellement* se produire, ne s'accompagnerait pas d'une revalorisation significative de l'héritage intellectuel, justement parce qu'on en mesurerait alors le prix, et pour tout dire le caractère irremplaçable. Évoquant les communautés surviva-listes en voie, actuellement, d'émergence un peu partout dans le monde, un militant écologiste, Chris Hedges, écrit ainsi: «*Toutes les infrastructures que nous édifions, tels les monastères du Moyen Âge, devraient chercher à maintenir vivantes les traditions artistiques et intellectuelles qui rendent possibles la société civile, l'humanisme et la préservation du bien commun*»(3).

Ce point de vue est l'inverse exactement de celui d'*Into the Forest*, où l'on assiste au contraire à la mort de l'ancienne société civile et par voie de conséquence aussi de toute référence au bien commun. On dira que le livre se recentre en contrepartie sur la famille. C'est en partie vrai, sauf que la famille se réduit aux deux héroïnes, ce qui n'est pas beaucoup. On notera au passage que la barrière

de l'inceste n'en est plus réellement une dans le roman: ce qui est normal, puisque l'après-effondrement se confond ici avec le chaos. Tout à la fin du livre, il est vrai, le cercle familial s'élargit quelque peu avec l'arrivée d'un nouveau-né: exactement ce dont rêvent aujourd'hui certains couples de femmes idéologisées (sauf qu'il n'y a pas ici de GPA).

On lit en page 4 de couverture que le livre a été un «best-seller mondial». Le contraire surprendrait. Beaucoup de gens ont pu effectivement se retrouver dans ce livre qui leur parle d'eux-mêmes et de leurs fantasmes: la fin du paternalisme, du livre remplacé par l'Internet (mais l'Internet ici disparaît), de certaines lois non écrites, etc. *Into the Forest* est un roman d'époque. Il dit le monde d'aujourd'hui. Pas forcément, en revanche, celui de demain.

Nous reviendrons une nouvelle fois dans notre prochaine chronique sur la question de l'adaptation à l'après-effondrement, question que nous n'avons fait ici qu'effleurer (en creux).

### NOTES

1. Jean Hegland, *Dans la forêt*, Gallmeister, 2018.
2. François-Xavier Bellamy, *Les déshérités ou l'urgence de transmettre*, Plon, 2014.
3. *Écologie en résistance: Stratégies pour une terre en péril* (ouvrage collectif), Éditions Libre, t. II, p. 37.